

— **F**ranchement, je peux d'ores et déjà te dire que Violet Green n'aura rien à vendre d'intéressant, à part si tu aimes les théières, dit ma mère en repoussant son assiette vide, avant de se tamponner délicatement la bouche avec une serviette en lin à fleurs.

En ce dimanche particulièrement chaud du mois de septembre, nous déjeunions, comme à notre habitude, dans la cuisine de ma mère, au hangar à calèches. Prise d'une soudaine ferveur ménagère, j'avais même fait un cake à la banane.

— Ce fromage fumé était excellent, fit-elle remarquer. À ton avis, ça fait combien de calories ?

— C'est du cheddar fumé au bois de chêne Godminster du Somerset, expliquai-je tout en coupant un autre morceau. Depuis quand comptes-tu les calories ?

— Il faut que je les élimine en marchant, annonça ma mère en levant son poignet paré d'une montre noire en plastique. J'ai acheté une Fitbit. Delia en a une. Elle m'a dit qu'elle faisait quinze mille pas par jour et qu'elle avait perdu près de cinq kilos.

— Mais contrairement à toi, qui es assise toute la journée, Delia est toujours debout. Elle passe son temps à faire le ménage et à traverser les nombreuses pièces

du manoir. En plus, comme elle n'a pas de voiture, elle marche ou se déplace à vélo tous les jours.

Ma mère prit soudain son téléphone et tapota sur son écran avec une extrême lenteur.

— Je le savais ! se renfroga-t-elle. Pour éliminer ce malheureux bout de fromage, je devrais marcher une heure ! Non mais qui a le temps de faire ça ?

— Sûrement pas moi, constatai-je. (Peut-être aurais-je dû songer à acquérir une Fitbit moi aussi. Ma jupe en coton me serrait incontestablement à la taille). Et pour répondre à ta première question : non, je ne vais pas regarder la collection de théières de Violet. Sa sœur participait souvent à des ventes à coffre ouvert. Violet s'est enfin décidée à vider la chambre de Lavender, et je suis la première à qui elle a proposé de venir.

— Des ventes à coffre ouvert ? répéta ma mère avec dédain. Ne te laisse surtout pas embobiner par Violet. Elle va chercher à t'apitoyer pour te faire acheter quelque chose. Tu sais comment elle est !

Violet vivait au cottage de Rose, à Little Dipperton, où elle tenait aussi le salon de thé. C'était l'une des nombreuses maisons qui appartenaient encore au domaine de Honeychurch. Il était de notoriété publique que les deux sœurs avaient des difficultés financières, mais j'avais souvent le sentiment que Violet exploitait la situation avec son humilité mielleuse. À côté d'elle, Uriah Heep aurait fait pâle figure.

— Tu vas acheter sa camelote par pitié et tu en feras don à une boutique de charité, voilà comment ça va se terminer, grommela ma mère.

— Ne me prends pas pour plus bête que je ne suis ! répliquai-je.

Ma mère se leva, se dirigea vers le comptoir de la cuisine et mit la bouilloire en route.

— Je te conseille de prendre le thé ici. J'étais au cottage de Rose la semaine dernière, et Violet prépare son thé avec de l'eau de vaisselle réchauffée !

Je considérai ma mère avec surprise. Certes, le thé de Violet était immonde, car elle recyclait ses sachets de thé au moins quatre fois, et je savais que ma mère n'appréciait guère la vieille femme, mais ma mère n'était pas si méchante d'habitude. Sa mauvaise humeur me mit la puce à l'oreille : l'écriture de son dernier roman ne devait pas se passer comme elle le voulait.

— Tu as bien avancé sur ton nouveau livre ? demandai-je d'un ton innocent.

— Pas trop, admit ma mère. Je bloque sur la brebis galeuse. Mon éditeur veut un mauvais garçon avec un cœur.

— Quel est le titre du dernier tome de la série *Les Amants maudits* ?

— « Démasquée », répondit ma mère.

— J'espère que ce n'est pas un mauvais présage, fis-je remarquer un peu sèchement.

Ma mère avait de plus en plus de mal à assumer sa vie secrète d'auteure de best-sellers, et cela m'inquiétait. Ses romances étaient désormais en vente à la supérette de Little Dipperton, mais les villageois étaient loin d'imaginer qui se cachait en réalité derrière Krystalle Storm, le pseudonyme que ma mère avait choisi. De plus, elle n'avait jamais payé le moindre impôt sur ses droits d'auteure, et même si j'aurais aimé qu'elle se mette enfin en règle, j'avais le sentiment qu'il était trop tard. Elle risquait certainement une peine de prison.

— Monty veut que je l'épouse, lâcha ma mère. Il m'a fait sa demande hier soir, au bal d'été du Jockey Club, après le feu d'artifice.

J'étais sans voix. Je pensai au détestable Sir Monty Stubbs-Thomas que je ne connaissais que trop bien, car il fréquentait, comme moi, les salles des ventes. Ces derniers mois, j'avais eu l'occasion de le croiser encore plus souvent – malheureusement –, parce qu'il courtisait ma mère avec beaucoup d'assiduité.

Ma mère s'approcha du vaisselier pour choisir deux tasses en porcelaine parmi sa collection de vaisselle dédiée à la famille royale. Une photographie encadrée de Son Altesse Royale, le prince Philip, duc d'Édimbourg, trônait au centre d'une des étagères. Ma mère toucha le cadre.

— Un homme merveilleux. J'avais un faible pour lui, surtout quand il portait l'uniforme.

— Tu n'es pas sérieuse ? dis-je, retrouvant enfin l'usage de la parole. Je parie que Sir Monty en veut à ton argent.

— Ce n'est pas très gentil de dire ça, protesta ma mère. Mais je pense que tu as raison. Il propose de m'aider à gérer mes placements.

— Quels placements ? Tu n'en as pas.

— Si, bien sûr que si. Ils sont au grenier...

— Cet argent liquide devrait être à la banque.

— J'ai beaucoup d'argent à la banque, dit faiblement ma mère. À Jersey.

— Non, tout ton argent. Je n'aime pas le savoir ici. Tu n'as même pas d'alarme ! N'importe qui pourrait mettre la main dessus.

— Personne ne monte au grenier à part moi. Mais pourquoi Monty ne serait-il pas séduit par mon esprit pétillant et ma personnalité ?

— Je n'ai pas dit qu'il ne l'était pas. Je ne l'aime pas... c'est tout.

— Il est inoffensif. (Ma mère inspecta les étagères à la recherche de tasses appropriées. Elle en choisit une à l'effigie de la reine Elisabeth I^{re}). Au cas où tu te poserais des questions...

— Me poser des questions ? Quelles questions ?

— Ça sera la Reine vierge pour moi aujourd'hui. Tu seras soulagée d'apprendre que j'ai été raisonnable. Monty et moi n'avons pas encore concrétisé...

— Pas encore ? Beurk ! m'exclamai-je.

Au moins, le dernier prétendant de ma mère était acceptable.

Elle prit une seconde tasse à l'effigie de la belle duchesse de Cambridge.

— Pour toi, ma chérie, parce que, comme Kate Middleton, tu attends que ton prince revienne à la raison.

— Je n'ai pas envie de parler de Shawn, marmonnai-je. De toute façon, je croyais que tu ne voulais pas te remarier.

— Je n'ai pas du tout l'intention de me remarier, confirma ma mère. Mais Monty ne veut rien entendre. Il n'arrête pas de m'appeler Lady Iris. Je suppose que si je l'épousais, je deviendrais effectivement Lady Iris.

J'étudiaï le visage de ma mère et décelai avec soulagement une lueur malicieuse dans ses yeux.

— Tu m'as fait peur. L'espace d'un instant, j'ai cru que tu envisageais sérieusement de dire oui.

— Je ne veux pas de mari. J'ai été mariée pendant près de cinquante ans. J'aime ma liberté. Et pour être honnête, je ne le trouve pas si séduisant que ça. Quand il est à table, il a la fâcheuse manie de nettoyer ses incisives avec son mouchoir en coton.

— Il faut dire que ses incisives sont plutôt... grandes.

— On dirait un castor, ricana ma mère. Ou un hippopotame.

— Là, tu es carrément vache ! dis-je en riant à mon tour.

— Je sais, admit ma mère, sans paraître le moins du monde désolée. Je n'ai jamais été aussi gâtée. Il me couvre de cadeaux. Sens-moi ce nouveau parfum, dit-elle en me présentant son avant-bras.

— Dis donc ! La note florale est particulièrement intense.

— Le parfum s'appelle *Reine de nuit*¹.

— *Reine de nuit* ?

— Et il coûte deux cent trente-cinq livres. J'ai vérifié sur Internet.

— Et alors ?

— Alors, je ne m'étais jamais déplacée en Rolls-Royce, et je n'avais jamais été admise dans l'enceinte très privée réservée aux membres d'honneur à l'hippodrome de Newton Abbot. Nous étions même assis à la table d'honneur, hier soir. (Le sourire de ma mère disparut.) Laisse-moi m'amuser un peu, Kat. J'aimais ton père, mais il ne débordait pas franchement d'énergie. Monty est... différent. Pour ne rien gâcher, Delia est verte de jalousie.

À cet instant, une mouche se posa sur le cake à la banane. Ma mère s'empara de la tapette verte en plastique et asséna un coup mortel à l'insecte.

— Oh, maman... gémis-je. J'allais en manger.

Ma mère me dévisagea, bouche bée.

— C'est toi qui l'as fait ?

1. En français dans le texte.

— Tu m’as vue l’apporter à la cuisine, protestai-je. J’ai décidé d’apprendre à faire de bons petits plats.

— J’ai bien compris, dit ma mère. Tu veux te transformer en fée du logis pour Shawn.

J’eus un pincement au cœur. Au début des vacances scolaires, l’inspecteur principal Shawn Cropper avait été muté à Londres – rien que ça ! –, où il s’était installé avec ses jumeaux et sa belle-mère. Nous avions décidé de nous « laisser un peu de temps ». C’est lui qui avait formulé les choses ainsi, pas moi.

Le départ de Shawn m’avait plongée dans le désarroi. Notre relation avait toujours connu des hauts et des bas. Plus de bas que de hauts, à vrai dire. Il avait prévu de venir passer quelques jours dans le Devon sans les jumeaux, qui resteraient à Londres avec leur grand-mère. Je l’avais donc invité chez moi, mais il avait décliné mon offre, car, sa maison n’ayant pas encore été louée, il préférait s’y installer le temps de son séjour. Son refus m’avait blessée et ne présageait rien de bon.

Ma mère revint à table avec notre thé, ainsi qu’un couteau à pain pour le cake à la banane.

— Je trouve bizarre que Shawn ne descende pas avec les jumeaux, dit-elle, l’air songeur. Samedi prochain, les villageois vont battre les limites de la paroisse comme le veut la coutume, et il y aura une chasse au trésor. Les garçons auraient sûrement adoré. Je pensais vraiment qu’ils allaient accompagner leur père. Ça fait des semaines qu’Eric travaille sur les énigmes.

Je m’étais dit exactement la même chose.

— En tout cas, Delia est bien décidée à participer, poursuivit ma mère sans remarquer ma détresse.

— Participer à quoi ?

— Elle veut battre les limites de la paroisse, expliqua ma mère. C'est pour ça qu'elle a entrepris cette remise en forme.

— Quelle est la distance à parcourir ? demandai-je.

— Plus de trente kilomètres, annonça ma mère. Je vais peut-être me joindre à elle. Tu devrais, toi aussi.

— Non, merci, déclinai-je fermement. Il fait beaucoup trop chaud pour ça.

— Tu devrais t'investir davantage dans la vie du village, me sermonna ma mère.

Elle avait raison. Bien qu'installées au domaine de Honeychurch Hall depuis bientôt deux ans, ma mère et moi avions longtemps été considérées comme des étrangères. Des NAL : les Nouvelles Arrivantes de Londres. Ce n'était que très récemment que nous avions été acceptées comme membres de la communauté à part entière. En effet, après quelques faux départs, l'accueil chaleureux que nous avait réservé la comtesse douairière, Lady Edith Honeychurch, avait largement contribué à notre intégration dans le village. Ma mère était devenue, par hasard, l'historienne de la famille Honeychurch. Quant à moi, grâce à la générosité d'Edith, je louais non seulement le cottage de Jane où j'habitais, mais aussi les porteries où j'avais domicilié ma société : Les Collections de Kat, vente et estimation.

J'avais beaucoup hésité à quitter Londres pour m'installer dans la campagne sauvage du Devon, mais je ne regrettais pas mon choix. J'avais des amis ici, et mon activité d'antiquaire était florissante. Seule ombre au tableau : ma relation avec Shawn. J'espérais qu'il se laisserait bientôt de la ville et qu'il reviendrait s'installer ici. Il était hors de question que je retourne vivre à

Londres. De plus, j'avais promis à mon père de veiller sur ma mère quand il ne serait plus là. Il savait qu'elle avait le chic pour s'attirer des ennuis.

— Apporte-moi le *Dipperton Deal*, s'il te plaît, dit-elle soudain. Tu trouveras le prospectus et la carte à l'intérieur.

J'avisai le journal local sur le comptoir de la cuisine et allai le chercher. Sur la première page, une photo en couleur montrait une femme à l'allure stricte. La quinquagénaire, cheveux blond cuivré, coupés au carré, tailleur beige élégant, posait à côté d'un alezan brun roux arborant le ruban de la victoire. Le jockey, penché sur son cheval pour entrer dans le cadre, souriait jusqu'aux oreilles. Sous la photo, la légende indiquait : « Pearl Clayton avec Oyster Girl. »

— Quel magnifique cheval ! m'exclamai-je.

— J'ai fait la connaissance de Pearl Clayton hier soir, se vanta ma mère. Elle vient d'acheter le prieuré près de Modbury. Apparemment, elle a l'intention de se présenter aux prochaines élections municipales. Elle joue sur tous les tableaux, on dirait.

Je pris un prospectus vert et lus :

DÉMARCATIION DES LIMITES DE LA PAROISSE ET CHASSE AU TRÉSOR

*À l'invitation de la Comtesse Lady Edith
Honeychurch*

Rendez-vous : cimetière de l'église St Mary à 8 h 30.

Pique-nique : Gibbet Cross

Carte et rafraîchissements offerts par Pearl Clayton

Dons pour la restauration du toit de l'église

— Ah oui, effectivement, elle joue sur tous les tableaux, dis-je, impressionnée. En tout cas, la carte est particulièrement réussie.

Les limites de la paroisse étaient surlignées en vert. C'était joliment illustré, avec une grande attention prêté aux détails. Les sentiers pédestres, les pistes cavalières et les voies vertes qui traversaient le domaine et la paroisse étaient parfaitement indiqués. Les cottages de Little Dipperton figuraient aussi sur le plan avec leur nom, ainsi que le cimetière de St Mary.

Gibbet Cross se trouvait à la frontière nord de la paroisse. Au-delà, c'était le Dartmoor. L'artiste avait même représenté les tours de granit, dont Moreleigh Mount, et plusieurs mines d'étain abandonnées.

— Cette coutume, battre les limites de la paroisse, est vieille de plusieurs siècles. À l'époque où il n'y avait pas encore de cartes, c'était un moyen pour les villageois de savoir où se terminait leur paroisse. Ils marchaient littéralement sur la ligne de démarcation et donnaient des coups sur les bornes au moyen de bâtons. On perpétue la tradition tous les sept ans, expliqua ma mère.

Trois petits symboles ressemblant à la lettre A surmontée d'une ligne horizontale étaient répartis sur le trait représentant le périmètre de la paroisse.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à ma mère.

— Les tables de pique-nique. Et celle-là, dit-elle en tapotant un minuscule triangle, c'est l'endroit où aura lieu la pause déjeuner, Gibbet Cross.

Je fus surprise.

— Gibet, n'est-ce pas un autre mot pour désigner une potence ?

— Si. Le poteau vertical de la potence se dresse toujours à son emplacement. On m’a dit que la vue était spectaculaire.

— Spectaculaire ! m’exclamai-je. Je doute que la vue ait été d’une grande consolation pour les condamnés.

— Condamnés, ils le furent par l’un des ancêtres de la famille Honeychurch. Rien de moins, se délecta ma mère. Le sixième comte de Grenville était juge de paix, et il envoyait régulièrement des braconniers à la potence.

Je pensai aux nombreux écriteaux qui jalonnaient le domaine : « Défense d’entrer sous peine de poursuites », « Braconnage interdit, puni par la mort. »

— Heureusement, le braconnage est juste puni par une amende aujourd’hui, fis-je remarquer.

— Je crois que Pugsley a un fusil calibre douze, dit ma mère en faisant la grimace. S’il y en a un qui braconne par ici, c’est bien lui. Non ! Attends. Il n’a même pas besoin de son fusil. À la simple vue de ses sourcils, les lapins, qui ont le malheur de croiser sa route, font un arrêt cardiaque !

— Maman ! protestai-je.

— Et je parie qu’il n’a pas de permis de chasse, poursuivit ma mère. J’ai bien envie de le dénoncer aux autorités.

Je levai les yeux au ciel.

— Je croyais que ça allait mieux entre vous.

Ma mère haussa les épaules.

— Tu veux bien définir le mot « mieux », s’il te plaît ? Si tu entends par là que je suis ravie qu’il fasse brûler des pneus dans sa casse de véhicules « en fin de vie » (elle traça des guillemets imaginaires), pendant que je fais sécher mon linge dehors, alors oui, nous sommes les meilleurs amis du monde.

— Eh bien, sur cette heureuse conclusion, je file voir Violet.

À peine me fus-je levée, que j'entendis des aboiements virulents et des bruits de pas. La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement, et M. Chips, le jack russell d'Edith, fit irruption dans la pièce. Eric, quant à lui, resta immobile sur le pas de la porte, une pelle à la main.

On aurait dit qu'il venait de voir un fantôme.

Mon cœur s'emballa.

— Que se passe-t-il ?

Ses sourcils broussailleux s'agitèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Oh, pour l'amour du ciel... marmonna ma mère. Crachez le morceau à la fin !

— Il y a eu un meurtre, annonça-t-il d'une voix rauque.

Après quoi, il lâcha sa pelle, tomba en avant et perdit connaissance.